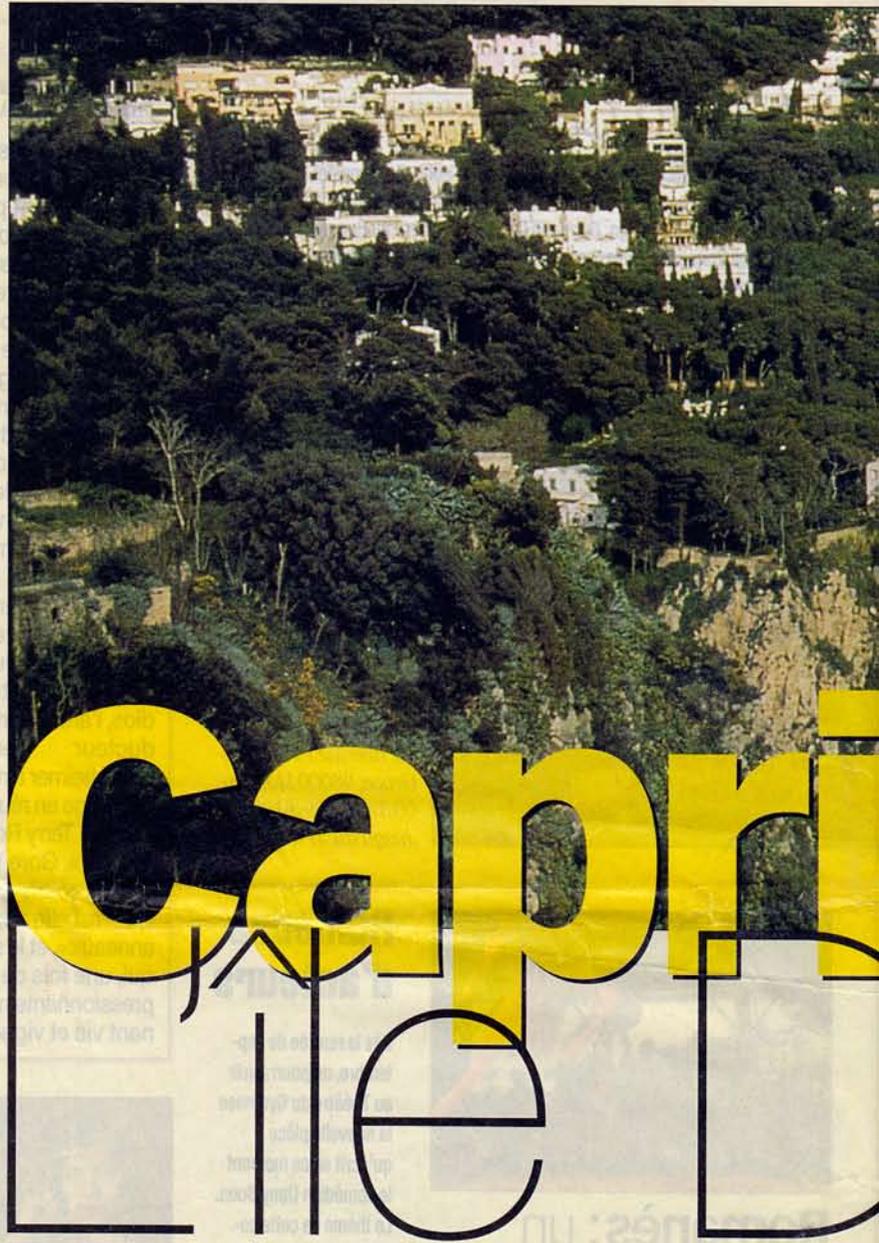


LES PLAGES MYTHIQUES (4)

C'est l'île qu'on a le plus chantée l'été 1965, sur les plages, grâce à un tube d'Hervé Vilard. Après Pampelonne, Ibiza, Miami Beach et avant Malibu, voici une enclave de sensualité aussi visitée par la littérature et le cinéma que par les amoureux



Seule des îles parthénopeennes et éoliennes à ne pas avoir une origine volcanique, sa réputation ne fait pas moins de cette retraite du «féroce» Tibère, asile au XIX^e siècle de riches pédérastes bannis par leur famille, l'édén le plus sulfureux. Mais peut-être parce que son sol calcaire est stable, stars de Cinecittà et de Hollywood, milliardaires et belles excentriques, gigolos play-boys et aristocrates déçus s'y sentent à l'abri des châtiments infligés à Pompéi, Sodome et Gomorrhe par les feux du ciel et de la terre. Pour tous, c'est le plus souriant des promontoires méditerranéens. Italie oblige. Notre jeune reporter, pas du tout impressionné par la légende, est allé se mêler aux touristes. Et la légende l'a rattrapé.



oïce Vita

« Capri n'a pas changé, ce sont les gens qui ne sont plus les mêmes. Avant, c'était un désir pour peu de monde, un rêve pour beaucoup. C'est devenu une réalité pour tous. Capri est comme une belle femme qui va danser tous les soirs », raconte Antonello Colosimo, juge à la Cour des comptes italienne, qui habite dans la célèbre villa Capricorno. Entre 11 et 18 heures, les places principales sont littéralement envahies. « Il faudrait limiter les accès, propose Roberto Russo, un des gros investisseurs de l'île [il possède 22 magasins], mais c'est impossible. Le gros business de Capri, ce sont les compagnies de navigation! » Le tourisme rapporte trop, comme à Florence, Venise ou Portofino. « Nous aimerions que Capri ait son autonomie comme Monaco ou San Marino, reprend Roberto Russo. Comme ça, nous pourrions décider de notre avenir. Mais c'est inenvisageable. »

Ciro, taxi à Capri depuis plus de cinquante ans, stationne à Marina Grande devant les bateaux qui arrivent continuellement de Naples et Sorrente. La banquette arrière de sa voiture a accueilli autant de célébrités qu'un plateau télé hollywoodien : John Wayne, Marlon Brando,

et Onassis, qu'il a promené de l'hôtel Quisisana à la Canzone del Mare, deux lieux mythiques de l'île. A 75 ans, Giro a connu toutes les périodes de Capri : l'époque où l'île était réservée à quelques happy few, puis celle de sa démocratisation. « Avant, résume-t-il avec un sourire en coin, il y avait peu de moutons mais beaucoup de laine. Aujourd'hui, il y a beaucoup de moutons mais peu de laine! » Giro, content de lui, répète sa phrase en parodant devant la file des taxis, snobés par les routards qui se dirigent vers la station de bus ou le funiculaire. La Piazzetta est la rampe d'accès et de lancement pour toutes les scènes de la vie caprésienne. Il faut la traverser pour se rendre au palace mythique, le Quisisana. Dans les années 60, elle a vu passer Jackie et Onassis, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, le parrain de la mafia new-yorkaise Lucky Luciano, Ingrid Bergman, Zsa Zsa Gabor, le photographe Willy Rizzo, Elsa Martinelli, dont les malles amoncelées sur un chariot devaient être convoyées par un porteur.

Aujourd'hui, il faut se frayer un passage entre les groupes qui se pressent autour des (suite page 16)



Au sud-est de l'île, les Faraglioni, deux rochers, sont le symbole de Capri. Depuis les palaces et les villas qui les surplombent, des chemins abrupts mènent à de petites plages lovées dans la rocaïlle. En bas, affiche touristique des années 1920.

MatchDocument

Quand Jackie Onassis faisait son shopping, on fermait la boutique. ...

LES LIEUX DU CRIME

C'est peut-être parce que l'île a beaucoup donné avec Tibère dans le meurtre que, apparemment, aucun crime éclatant n'a éclaboussé de sang, depuis cette époque, la légende de l'île aux sirènes. A la villa Jovis, d'où il gouvernait la mare nostrum romaine, l'empereur avait imaginé le « saut de Tibère » : « Les condamnés, après de longues et savantes tortures, étaient par ses ordres précipités à la mer sous ses yeux. En bas les attendait une troupe de marins qui broyaient leurs corps à coups de rames et de gaffes jusqu'à ce qu'il ne leur restât plus qu'un souffle de vie », raconte Suétone. Autres lieux du crime : tous les bosquets de Capri et sans doute la célèbre Grotta Azurra, la Grotte bleue. « Dans sa retraite de Caprée, écrit Suétone, il alla jusqu'à se ménager un boudoir, théâtre de ses débauches secrètes ; il y rassemblait de toutes parts des troupes de jeunes filles et de mignons, et des inventeurs d'accouplements monstrueux, qu'il appelait spinthries pour qu'enlacés en une triple chaîne ils se prostituassent mutuellement devant lui, afin de ranimer par leur spectacle ses désirs défaillants. [...] Dans les forêts et les ...

(Suite de la page 15) guides et de leurs petits drapeaux. Les rues bondées de touristes offrent une succession de magasins de souvenirs et de boutiques de mode.

En montant vers la villa Jovis – celle de Tibère –, la foule se disperse derrière le rocher. Les chemins escarpés et silencieux longent des villas à peine visibles dans la végétation foisonnante de l'île. A l'extrémité est, la Casa Malaparte veille sur les Faraglioni, ces deux pains de sucre perdus en pleine Méditerranée. Au pied des rochers, Da Luigi, l'ex-Assunta, la plage privée la plus recherchée dans les années 60. Il suffit de plonger la tête sous l'eau pour découvrir des restes romains. Un peu plus loin, la Fontanella, l'autre plage privée, plus chic encore : « C'est là que sont apparus les premiers topless, se rappelle Henry, un industriel américain qui vient à Capri depuis 1964. L'endroit était fréquenté par le couturier Valentino et par le costumier de Visconti, Umberto Tirelli. Dans sa villa, Il Canile, juste au-dessus, il recevait Lucia Bosé, l'actrice italienne, épouse du torero Luis Miguel Dominguin, et de nombreux artistes et intellectuels. Mildred Chagall, la cousine de Marc, venait souvent. Elle nageait encore 3 kilomètres et demi par jour à 80 ans ! » Aujourd'hui, la Fontanella est une sorte de club où se retrouvent discrètement les inconditionnels de l'île, dont certains viennent ici depuis trente ans. Le personnel dissuade photographes et journalistes. Pour 12 euros l'entrée et 50 euros le déjeuner, on peut occuper une table de star. « Maintenant, grâce aux cartes de crédit, on peut connaître le nom de nos clients, explique le gérant Gaetano. Autrefois, nous ne savions même pas tous les noms de famille des habitués ! La discrétion est une tradition chez nous les Caprésiens. Aujourd'hui encore, beaucoup d'industriels viennent ici pour cette raison. »

Dans la baie est amarré un voilier de 15 mètres. « C'est le « Marilyn », dit un Milanais en pointant ses jumelles. On lui a donné ce nom parce que c'était autrefois le bateau de John Fitzgerald Kennedy. » Aujourd'hui, le voilier appartient à Diego Della Valle (président de Todd's), un autre habitué de Capri qui reçoit souvent Elena, la fille du roi d'Espagne, dans sa villa. A quelques mètres du « Marilyn », un autre voilier, trois fois plus grand (43 mètres), jette l'ancre. C'est celui de Francesco Trapani, le président de Bulgari, troisième joaillier mondial. Six personnes, dont un chef, composent l'équipage de ce bijou. A bord, Francesco Trapani peut diriger son empire avec fax et Internet.

Tour de l'île : les Caprésiens élégants se réfugient dans des criques sur de fins bateaux en bois, les « pointus ».

Du yacht, la côte montre sa beauté encore sauvage. A la différence de certains coins de Sicile ou de Sardaigne, elle n'a pas été défigurée par le béton. Le site est protégé depuis trente-cinq ans. On a le droit de moderniser, mais aucune construction nouvelle n'est autorisée. Grâce à une surveillance par satellite, chaque excroissance est repérée. Les peines sont de plus en plus lourdes : on ne risque plus une simple amende mais la prison.

Capri a connu son âge d'or dans les années 60-70. C'était l'époque où le magasin Canfora fermait ses portes quand Jackie Kennedy, accompagnée d'Onassis, venait acheter des sandales par centaines. A leur arrivée à l'hôtel Quisisana, le directeur faisait bloquer toutes les entrées. Un étage entier du palace (40 chambres) leur était réservé, plus deux suites pour Rose Kennedy. Le couple dînait chez Valentino puis se rendait à la Canzone del Mare, la boîte de la chanteuse Gracie Fields, également propriétaire de l'Eden Roc à Antibes. Mona Bismarck, à qui Onassis avait offert un sécateur en or pour son jardin, les accueillait dans sa villa.

Tonino Esposito, aujourd'hui propriétaire de l'hôtel Gatto Bianco, tenait alors le Valentino : « Tous les soirs, c'était la fête. Les tables étaient décorées avec des fruits, des légumes. Outre Jackie Kennedy et Onassis, j'ai reçu Niarchos, le roi Farouk, Juan Carlos d'Espagne, Sophia Loren et Brigitte Bardot. Tous venaient faire des folies à Capri. Un soir, à la villa Fersen, le comte De Martire a organisé une fête romaine. Tout le monde devait s'y rendre à dos d'âne et porter une couronne d'épines ! Une autre fois, c'est lady Barton qui a donné un bal costumé sur le thème de la Chine. Vers 4 heures du matin, elle m'a demandé de lui apporter toutes les bouteilles de champagne qui restaient. Elle m'a dit : « Ce n'est pas juste, les pins et les oliviers n'en ont pas bu ! » Elle a ouvert les bouteilles une à une et les a vidées dans le jardin. »

L'extravagance se respire au même titre que le jasmin dans l'air de Capri. Elle est liée à des personnages que leurs familles, puritaines, ont préféré éloigner à cause de leurs mœurs considérées comme scandaleuses. Parmi ces premiers exilés de Capri, le baron Alfred Friedrich Krupp, roi des canons, magnat allemand de l'acier. A la fin du XIX^e siècle, il fait construire une route vertigineuse descendant de Capri (derrière l'hôtel Quisisana) jusqu'à Marina Piccola (de l'autre côté de Marina Grande), qui lui permet d'arriver plus rapidement dans la grotte Fra Felice où il organise quelques orgies « à la manière de Tibère ». Et qu'il poursuit dans des expéditions aux diverses grottes de l'île, sur son bateau le « Puritan ». Bien que nommé citoyen d'honneur de Capri, quelques mois plus tard, victime de rumeurs accablantes, on finit par le prier de plier ses malles. On peut dire qu'à Capri les homosexuels n'attendaient pas



Le port de Marina Grande, dans le nord de l'île, photographié à la Belle Epoque. Partie d'échecs, en 1908, entre deux révolutionnaires exilés : Gorki (à gauche) et Lénine.



Reconstitution, par l'architecte Maurice Boutterin, du palais de Tibère tel qu'il se dressait, immense et délirant, au I^{er} siècle de notre ère.

Au Quisisana, elle réservait 40 chambres et deux suites pour Rose Kennedy

que le fer soit chaud pour le battre. Jacques Fersen était lui aussi un maître des forges, propriétaire d'aciéries à Longwy, en Lorraine. Il découvre l'île en 1897 et se trouve au Quisisana lorsque Oscar Wilde est mis à la porte du restaurant, à la suite des plaintes d'un groupe de touristes anglais. Fersen, comme Wilde à Londres, était « brûlé » à Paris : le jour de ses fiançailles, la police était venue l'arrêter pour « outrages à la morale et corruption de mineurs ».

Après six mois de prison, fuite à Capri où il fait construire la villa Lysis et s'y installe avec son ami Nino Cesarini. Pierre Combescot, dans sa préface au « Capri, petite île » de Félicien Marceau (éd. du Rocher), raconte les années de l'entre-deux-guerres qui ont installé Capri dans son mythe de décadence. « Déjà à cette époque, l'hôte de la villa Lysis avait mis la clef sous la porte. Nino, son giton, avait grandi. On l'avait obligé à faire son service militaire. Depuis, il avait déserté les sentiers de Corydon pour le chemin des dames. Jacques d'Adelsward-Fersen, désespéré, doubla le nombre de ses pipes d'opium et s'éclipsa définitivement. Petit scandale par petit scandale, finalement on était à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Edda Ciano, la fille du Duce, résidait dans sa villa de Castiglione qui, grand chic, ne possédait aucune vue sur les touristiques Faraglioni; dans la foulée, Malaparte s'était fait subventionner de la main gauche, pour être galant et dire les choses légèrement, son repaire inaccessible de la punta Massullo par la famille Agnelli. Voilà pour le vieux tuf de la dolce vita caprésienne qui n'avait dès lors plus qu'à attendre la fin des bombardements sur Naples pour lever le rideau sur le bel après-guerre. »

Combescot évoque ensuite « la ronde des maîtres nageurs à la Canzone del Mare où règne, grassouillette et déjà tapée, l'actrice anglaise Gracie Fields » : « Edda Ciano au bras de son nouvel amant Pietro Capuano, surnommé Chantecler du nom de sa bijouterie où il fournit la fine fleur de la pédérastie en gourmettes et surtout en médailles pour agrémenter le décolleté de la chemise qui se porte nouée sur le nombril et le col relevé. [...] Bob Hornstein qui passe justement au bras de Manana Pignatelli, laquelle semble sortie d'une "Antigone" de Cocteau, drapée ainsi de noir, le visage passé au blanc de céruse, glissant sur ses socques » (© éd. du Rocher).

Bob Hornstein était un milliardaire américain, dandy homosexuel, qui avait fait une fortune considérable dans la nourriture pour chiens et chats. En 1960, il acheta la villa Capricorno, installa des robinets en or dans la salle de bains et fit insonoriser un club appelé l'Alhambra, où il donnait trois fêtes par semaine avec alcool à volonté. Les Caprésiens se souviennent tous des « pyjama parties » (tout le monde en pyjama), des « white and flower parties », des « pink flower parties ».

Henry n'a pas manqué une seule de ces fêtes : « Des diners assis de cent personnes où l'on croisait Valentino, Miss Revlon (des produits de beauté), Liz Taylor et le styliste Livio Del Simone. Lors d'une soirée, Valentino m'a déchiré un bout de ma chemise en soie puis en a fait un bandeau qu'il m'a accroché autour du crâne pour me déguiser en pirate. Mais ces fêtes étaient clean : on buvait de l'alcool et certains fumaient de l'herbe, c'est tout ! »

Elsa Martinelli, star italienne qui fut la compagne du photographe Willy Rizzo, se souvient elle aussi de la villa Capricorno. De passage à Paris pour un reportage du « Vogue » italien sur la mode, elle a évoqué quelques souvenirs avec son ami Henry-Jean Servat : « J'ai vécu à Capri les plus belles journées ainsi que les plus belles nuits de ma jeunesse. Il y avait des cinéastes, des écrivains, des photographes, des modèles, des artistes, des intellectuels. Au port étaient amarrés, côte à côte, les yachts de Niarchos et d'Onassis. J'habitais alors à la Capricorno, la plus belle villa de l'île, où je retrouvais, à chaque visite, la même chambre décorée en style napoléonien. Son propriétaire recevait le Tout-Hollywood, dont Elizabeth Taylor. Je me souviens qu'avec Shirley MacLaine nous y avons présenté, un soir, un spectacle de variétés où nous chantions et dansions toutes les deux. Chaque été,

chaque maison s'inventait un thème ou se choisissait une couleur que ses occupants se devaient d'arbore. Je me souviens que le jardinier de la villa me confectionnait des coiffures de fleurs fraîches pour sortir dans des fêtes insensées ou pour partir dîner, en bateau, dans les criques. Balanchine, Noureev et Roger Peyrefitte, qui étaient mes amis, habitaient l'île ou venaient y passer leurs vacances. Peyrefitte, notamment, en raison de ses écrits anticonformistes, soulevait des tempêtes d'applaudissements lorsqu'il se promenait dans les ruelles. Plusieurs fois par an, je retourne quelques semaines à Capri. L'an dernier, j'y ai passé le réveillon de nouvel an en compagnie de Dino De Laurentiis et de Christian De Sica. »

Après le départ de Bob Hornstein, dans les années 70, sa villa a été divisée en douze appartements dont un occupe l'espace de l'ancienne salle de bains. Le comte Dado Ruspoli, lui, ne sortait jamais sans un coq sur l'épaule. Le prince Francesco di Sirignano, dit « Pupetto », apparenté au marquis de Lampedusa (auteur du « Guépard »), était la grande figure napolitaine de Capri : le trait d'union entre la jet-set internationale et l'île. Giovanni De Lillo, architecte napolitain, raconte que Sirignano a dépensé

... bois des environs, il consacra ça et là des asiles à Vénus et distribua dans les antres et les cavernes rocheuses des groupes formés par la jeunesse des deux sexes, habillés en capripèdes et en nymphes : aussi, en jouant sur le nom de l'île, l'appelaient-on publiquement et communément « Caprinéen ». [...] Il dressait, paraît-il, des garçons à l'âge le plus tendre, qu'il appelait ses petits poissons, à s'ébattre et à jouer entre ses cuisses pendant qu'il nageait, et à l'attraper de la langue et des dents. »

Les infamies de Tibère n'ont pas atténué l'impression qui saisit le voyageur plongé dans les délices de la Grotte bleue. En témoigne la description de Maxime Du Camp : « Tout est bleu, la mer, la barque, les rochers ; c'est un palais de turquoise bâti au-dessus d'un lac de saphir. Le matelot qui me conduisait se déshabilla et se jeta à l'eau ; son corps m'apparut blanc comme de l'argent mat, avec des ombres de velours bleuissant aux creux que dessinait le jeu de ses muscles. [...] Je ne pouvais me lasser d'admirer cette splendeur et de regarder l'homme blanc à tête noire qui se baignait dans ces flots célestes. »

A lire dans « Le goût de Capri », éd. Mercure de France, 4,40 euros.



Massimo Gargia, prince des nuits caprésiennes, avec l'actrice Lauren Hutton, en 1980. Elsa Martinelli, star glamour des années 1960-1970, photographiée par Willy Rizzo.



A l'extrémité nord-est, les ruines de la villa Jovis, palais de l'empereur Tibère, dominent encore Capri. Il avait onze autres résidences sur l'île.

"LE MEPRIS"

B.B., Sami Frey et les paparazzi

« Une sorte de bunker rouge vénitien accroché au rocher, un nid d'aigle surréaliste et glacé » : c'est ainsi que Brigitte Bardot décrit la maison construite entre 1938 et 1940 par l'écrivain Curzio Malaparte sur la punta Massullo, un rocher isolé dominant la mer. Brigitte vient en 1963 y tourner des scènes du film de Jean-Luc Godard « Le mépris », tiré du roman d'Alberto Moravia. Entre deux séquences, elle se promène dans le village. Enlevant ses sandales pour déambuler dans les petites rues en pente, elle se balade parmi les fleurs et achète un chapeau en forme de tromblon qu'elle tient sur son cœur. Elle visite la Grotte bleue en compagnie de Sami Frey, son fiancé du moment, qui l'accompagne, équipé d'un appareil photo. Pour franchir l'étroite chicane rocheuse menant à la grotte, ils doivent se courber au fond du bateau dans les bras l'un de l'autre. Le soleil n'étant pas de la partie, Brigitte a renoncé à sa petite robe à fleurs, très décolletée dans le dos, pour mettre un chandail et des bas. Traquée alors par les photographes de presse et les curieux, elle se croit vaccinée mais n'a encore rien vu. Elle découvre, lors de ce séjour transalpin qui n'est d'ailleurs pas le premier, les « paparazzi » romains qui, ayant fait le déplacement depuis la capitale, ne lui laissent pas une minute de répit. Et elle passe le plus clair de son temps de loisir à tenter de leur échapper, les recettes mises au point en France s'avérant dérisoires.

HENRY-JEAN SERVAT

Un milliardaire brésilien offre sa femme à un valet du palace et un yacht à un marin de l'île. Seul le second accepte

six héritages : « Heureusement, sa femme, la duchesse Grazioli, était très riche. Elle lui a racheté tous ses biens, y compris le château de Sirignano. Pupetto disait toujours à ses enfants qu'ils avaient beaucoup de chance d'avoir une mère riche, parce que leur père dépensait tout. » A Capri, tout le monde lui faisait crédit et sa femme épongeait les dettes. Elle vivait entourée de ses chats : les riches et les pauvres. Les uns logeaient dans la villa, les autres dehors, et elle ne faisait jamais de mélange. Comme Sirignano, en plus de dilapider la fortune de sa femme, la trompait allègrement, le couple se sépara et Anna di Sirignano interdit à son mari de poser un pied sur l'île. Aussi, quand Pupetto revenait, « des amis venaient le chercher au port et le portaient à bout de bras jusqu'à la Piazzetta pour éviter que ses pieds ne touchent terre », raconte le journaliste de la Rai Guido Barendson. Le prince Sirignano a quand même laissé quelque chose, un livre : « Les Mémoires d'un homme inutile ». Il y évoque un ami, Gazzoni, qui marchait difficilement, « le seul de l'île qui pouvait rouler en voiture jusqu'à la Piazzetta. C'est comme si on donnait le droit à un Parisien d'emprunter un sens interdit ! » commente Guido. « A l'époque, une ribambelle de paparazzi descendait les rues en suivant des femmes avec des robes merveilleuses, des habits extravagants », se souvient Henry.

« J'ai vécu à Capri les plus belles années de ma jeunesse, a confié à Henry-Jean Servat Massimo Gargia, le prince des jet-setteurs européens. Capri était alors un endroit international que fréquentaient des gens naturellement extravagants, qui baignait dans le champagne en façade mais où la drogue et l'amour libertin avaient droit de cité. A l'époque, une élite de gens fortunés et sophistiqués habitait

l'île ; aussi, tout le monde, à commencer par la police, se fichait royalement de faire respecter les lois morales. Je me souviens avoir vu dans les rues ou les maisons de Capri des personnages fantastiques. Comme la princesse Manana Pignatelli qui, possédant une vaste maison ouvrant sur la

mer et peinte et décorée de noir du sol aux rideaux, s'y promenait le visage fardé de poudre blanche et s'y endormait dans un lit Empire en forme de cercueil. Comme l'acteur Fabrizio Mioni, somptueux garçon, qui, parce qu'il était le petit ami de Luchino Visconti, crut à une carrière fabuleuse, partit pour Los Angeles et finit pompiste. Comme la flamboyante duchesse Carlotta del Pezo osant s'afficher lesbienne. Comme la non moins flamboyante duchesse Elena Serra di Cassano qui, ayant fait fortune dans la poudre insecticide, jetait littéralement l'argent par les fenêtres. Comme l'actrice Lucia Bosé venue en amoureux avec le torero Luis Miguel Dominguin, comme l'impératrice Soraya avec le shah d'Iran ou comme Greta Garbo avec Aristote Onassis. Tout le monde venait à Capri. Rex Harrison et Audrey Hepburn y passèrent plusieurs étés et y donnèrent des fêtes fracassantes au

cours desquelles, pendant qu'exploisaient les feux d'artifice, tout le monde dînait sur des terrasses face à la mer et finissait par se jeter tout habillé dans les piscines. Les lieux inoubliables de Capri étaient alors la terrasse de l'hôtel Quisisana, où il s'avérait impossible de trouver une table à l'apéritif, et, face à elle, la petite boîte de nuit Number 2 où s'amorçaient toutes les liaisons. Il y avait aussi la promenade Krupp, du nom du célèbre baron allemand qui l'avait beaucoup fréquentée, où s'ébattaient dans les fourrés tous les couples pressés de se prouver leur affection, les homosexuels comme les autres. Capri n'avait rien d'une plage familiale ni d'une station bourgeoise. Il n'y avait pas d'enfants ni de Napolitains. L'endroit passait pour un lieu de débauche. »

Franco, lui, a travaillé pendant trente ans au Quisisana. Il se souvient : « Il y a trente ans, un milliardaire arabe, Adnan Kashoggi, avait l'habitude de jeter de l'argent depuis le balcon de sa chambre. Sur son yacht, il y avait deux hélicoptères, des robinets en or ! Francesco Augusta [des hélicoptères Augusta] s'amusait, lui aussi, à distribuer de l'argent depuis le pont de son bateau puis organisait des fêtes de 1 500 personnes. Le plus extravagant de tous était Chico Dantas, un milliardaire brésilien, roi du café. Un jour, je faisais le room service. M. Dantas m'a appelé et demandé de lui trouver un pain napolitain. Je le lui ai préparé soigneusement et apporté en tremblant car il me faisait peur. Quand je suis entré dans sa chambre, où il se faisait



Jean-Paul Sartre, en 1951. Valentino avec Jacqueline Kennedy. En mai 2003, Inès Sastre sur la Piazzetta. Le 1^{er} août dernier, Michael Douglas et Catherine Zeta-Jones.



Brigitte Bardot, Michel Piccoli, Jack Palance et Fritz Lang (de dos) dans une scène du « Mépris » tournée à la villa Malaparte, sur la punta Massullo.